

Zeitschrift:	Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Herausgeber:	Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Band:	17 (1880-1881)
Heft:	85
Artikel:	Note sur le lièvre alpin : à propos d'une course dans les Alpes
Autor:	Goll, H.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-259356

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTE

SUR

LE LIÈVRE ALPIN

à propos d'une course dans les Alpes

PAR

H. GOLL



Quand un disciple de St-Hubert entreprend des courses cynégétiques dans une saison où les touristes ne se hasardent plus guère vers les régions élevées, que le chasseur et le bûcheron seuls visitent encore, il devrait non-seulement chercher à satisfaire sa passion d'abattre du gibier, mais aussi à faire des observations sur les mœurs et le domicile des animaux qu'il rencontre, sur l'altitude et la température des contrées qu'il parcourt. Ne doit-il pas aussi observer les différentes fourrures et le plumage dont sont revêtus les animaux en cette saison ? En un mot, il devrait tendre à devenir autant observateur-naturaliste que chasseur ; on sait que le temps le lui permet amplement. Il rendrait ensuite à maintes branches des sciences naturelles un grand service, en communiquant ses observations. La chasse perdrat ainsi son caractère brutal et deviendrait à la fois une source de renseignements utiles à la science et un plaisir de l'esprit autant que du corps.

Dans les courses que je fis du 24 au 28 novembre dernier, accompagné de deux chiens et d'un guide, sur les alpages du versant sud-ouest de la Dent-de-Morcles, j'ai eu, grâce au temps favorable que nous avons eu pendant toute la durée de mon excursion, l'occasion d'observer quelques passages (mou-

vements) intéressants de mammifères et d'oiseaux. La température moyenne était de 10°.6 pendant le jour, avec peu de différence la nuit, parfois un ciel étoilé vers le point du jour. Le temps était au fœhn (S.-E.) sans vent dans les basses régions, mais des cirrus au ciel indiquaient que plus haut régnait le vent du Nord-Est. Nous eûmes l'occasion de constater un fait déjà signalé, savoir que dans ces régions élevées, une forte différence d'altitude n'amène presque aucune différence de température. En descendant d'une hauteur de plus de 1700 mètres au village de Morcles, qui est à 1165 mètres, c'est-à-dire de 600 mètres plus bas, nous trouvâmes exactement la même température.

Nous parcourûmes la montagne à une altitude moyenne de 1800 mètres, c'est là que nous rencontrâmes la plupart des espèces animales. C'est aussi là que nous avons rencontré la limite de la première neige de cette saison. Je parle des parties exposées au midi, car on en trouvait, même à 200 mètres plus bas, un pied et demi sur les versants nord. A 1550 mètres, dans les lieux très ombragés par des vieux sapins, entremêlés de gros blocs de poudingue, tapissés de mousse verte, nous eûmes la joie de voir un spécimen de lièvre des Alpes (*Lepus variabilis*) dans sa belle robe blanche. Ces blocs amoncelés les uns sur les autres laissent entr'eux des enfoncements à cette heure remplis de neige, et des cavernes, qui, sans doute, lui servent d'abri et de refuge contre ses nombreux ennemis ; c'est là aussi, sans doute, qu'il gîte toute l'année et se propage. Il monte à mesure que la neige recule, son instinct lui apprenant que la similitude de sa couleur avec celle de la neige lui permet mieux d'échapper à ceux qui le poursuivent, mais il ne quitte que temporairement la région rocheuse, à laquelle il reste attaché comme le chat à son domicile. Il faut que j'explique ici que c'est par l'habileté de nos chiens que nous avons eu l'avantage de voir ensuite plusieurs de ces animaux si difficiles à découvrir. Un chien d'arrêt les faisait lever et un chien courant les lançait et les amenait à notre portée. C'est encore grâce à ces braves compagnons que sur un terrain de

formation différente, mais à la même altitude, nous avons vu une compagnie de bartavelles (*Perdix saxatilis*) disposée par deux et trois. Un peu plus loin, ils nous firent lever des petits tétras femelles (*Tetrao tetrix*). Ces succès sont dus en partie au fait que le sol était légèrement humide par les fortes rosées du matin et facilitait ainsi le flair.

C'est un vrai plaisir de voir un chien suivre la piste d'une pièce de gibier ; il travaille comme l'aiguille d'une boussole, saute en avant, en arrière, se glissant sous les buissons, décrivant des cercles, comme attiré et conduit par les mouvements du gibier. Aussi dit-on en allemand, dans le langage du chasseur, en parlant du chien qui montre par ses manœuvres et sa prudente recherche qu'il suit le gibier : *Der Hund zieht an.*

Etant monté plus haut, nous vîmes, mais sans pouvoir l'atteindre, un lièvre de couleur jaunâtre. A quelle espèce appartenait-il ? Etait-ce un lièvre blanc dont la mue était retardée ? Mais la robe d'été du lièvre blanc n'est pas jaune, elle est plutôt grise, et d'ailleurs pourquoi celui-là était-il encore jaune clair, tandis que ses congénères étaient entièrement blancs ? Les renseignements que j'ai reçus de mon guide, homme intelligent et qui connaît bien la montagne, m'ont conduit à penser que ce sujet (bâtard ?) appartenait à une variété de lièvre de montagne intermédiaire entre le lièvre de plaine et le lièvre blanc, et que s'il se trouvait à cette hauteur, c'est qu'il était en vagabondage.

Je dois dire ici que nous considérons le lièvre blanc de nos Alpes comme espèce et non comme une variété que certains naturalistes admettent. Il y a des lièvres blancs dans le Nord, en Russie, par exemple, qui ressemblent par leurs caractères zoologiques beaucoup plus au lièvre de plaine que notre espèce alpine. Parmi les lièvres de plaine, on croit connaître maintes variétés de couleurs, ainsi il doit y en avoir des tout gris, des fauves et des foncés presque noirs. A notre avis, ces nuances correspondent exactement au pays qu'ils habitent, la nature ayant adapté leur robe à la couleur des lieux dont ils font de préférence leur domicile, afin qu'ils échappent mieux à leurs

ennemis. Ainsi dans une grande vénérie près de Fribourg en Brisgau , dans des districts peuplés uniquement de lièvres, nous avons eu l'occasion de voir que ces rongeurs avaient la même nuance que le sol ou le paysage de la contrée. Aussi, en les voyant sortir de leur gîte et courir dans les champs labourés, il fallait bien appliquer sa vue pour pouvoir les distinguer , même en les voyant courir près de soi. Ces lièvres-là sont d'un gris très clair et habitent et se propagent uniquement dans la plaine entourée de quelques petits monticules plantés en vigne.

M. Tschudi raconte qu'on a tiré plusieurs exemplaires de lièvres ayant la moitié du corps entièrement blanche et l'autre moitié rousse. Il serait intéressant de pouvoir tirer après la fermeture de la chasse deux ou trois sujets pour servir à des observations tendant à déterminer d'où proviennent ces anomalies. — Le même auteur dit que le changement de fourrure du lièvre des Alpes se fait plus tôt ou plus tard, selon que l'hiver est hâtif ou non , en sorte que l'époque en serait variable. Or , l'hiver étant cette année si tardif , nous aurions dû trouver des sujets à fourrure de couleurs mêlées , c'est-à-dire en voie de transformation. Mais chez les quatre sujets que nous avons tirés, le changement était complet. Nous sommes disposés à admettre que cette modification de la robe du lièvre alpin est une mue aussi bien en automne qu'au printemps, arrivant à époque fixe et produite par les conditions physiologiques de l'espèce. Aussi nous paraît-il probable que la fourrure blanche du lièvre alpin , celle qu'il porte l'hiver , pousse dès le commencement de l'automne sous la fourrure d'été qui est grise et très peu fournie ; celle-ci ne tarde pas à tomber devant la première qui devient épaisse , touffue et prend plus de longueur. Nous avons observé chez nos oiseaux de basse-cour que leur mue arrivait chaque année, à peu de différence près, au même moment , quelle que fût la température. N'en serait-il pas de même pour les mammifères ?

Nous allâmes un dimanche, accompagné d'un grimpeur émérite , à la recherche des chamois. La chasse étant fermée

il ne pouvait être question que d'une course de curiosité. A la vérité, nous ne vîmes point de chamois. Mais à une hauteur de 2000 mètres, nous aperçûmes, dans la neige, plusieurs traces toutes fraîches de leur passage, ce qui prouve que ces intéressants ruminants n'avaient pas encore, à cette époque tardive de l'automne, abandonné leurs quartiers d'été. Les lagopèdes ou perdrix de neige, les compagnons fidèles de la marmotte, se trouvent, nous a-t-on dit, dans le même cas; on en avait vu à 2000 et jusqu'à 2500 mètres. Parmi les corvides alpins, nous n'avons pu observer que deux espèces: d'abord notre gai et amusant chocard (*Pyrrhocorax alpinus*), qui, en cette saison, s'approche des plaines. Nous l'avons vu en troupes nombreuses, planant dans les airs comme en plein été autour des saillies de rochers qui entourent la Dent-de-Morcles. Puis le mystérieux casse-noix (*Nucifraga caryocatactes*), représenté cette année dans la montagne par un grand nombre de sujets. Il attire l'attention d'abord par son cri bizarre (gurre, gurre), puis par un autre ressemblant au bruit que fait une crécelle en la faisant rouler. Nous en avons tiré un dont le gésier s'est trouvé rempli de noisettes. Il va les chercher assez loin, en bas, dans la région des cupulifères, et vient les dégorger ensuite en haut dans les creux des arbres où il a probablement son gîte, pour en faire sa provision d'hiver. En voyant cette espèce de geai, l'un des oiseaux les plus vagabonds de nos Alpes, continuer si tard son travail d'approvisionnement, on serait tenté de croire au dicton des montagnards, qui prétendent que ce fait annonce un long hiver. Mais il est plus naturel de penser que l'oiseau profite de la douceur de la température pour ramasser des fruits aussi longtemps qu'il en trouve.

Un autre oiseau que nous avons pu voir, c'est la grive à plastron (*Turdus torquatus*). Aussitôt que la neige couvre la montagne, elle descend dans le bassin du Léman, et lorsque l'hiver s'y fait aussi sentir, elle traverse les Alpes et va se réfugier dans les îles de la Méditerranée. Eh bien, nous l'avons rencontrée fin novembre, par troupes de dix à douze, à la

hauteur de 1700 mètres, voltigeant de sapin en sapin. Le sol n'ayant pas encore gelé et les insectes continuant à se montrer, ces oiseaux trouvaient facilement leur nourriture, en sorte qu'il n'est pas surprenant qu'ils n'aient pas encore abandonné ces lieux.

Les saillies exposées en plein midi formaient de véritables tapis verdoyants où croissaient encore des graminées de quatre à cinq pouces de hauteur ; on y voyait des hellébores blanches et des gentianes portant des bourgeons gonflés. Là où le lièvre blanc stationne de préférence, nous trouvâmes des fougères et des saxifrages qui n'avaient pas encore cessé de croître, et là où le petit tétras a son domicile d'été, notre plante symbolique, le cher rhododendron, se montrait prête à étaler ses fleurs au premier rayon de soleil.

Quel beau champ d'études et d'observations va s'ouvrir un jour dans les districts francs que vient de créer la Confédération ! Il faudrait mettre un frein sévère à la passion de nos Nemrods et braconniers en instituant des gardes de chasse spéciaux, suffisamment rétribués pour qu'on puisse exiger d'eux une surveillance active et réellement efficace. Sinon, plusieurs des espèces animales les plus intéressantes qui habitent nos Alpes disparaîtront bientôt. Plusieurs sont déjà sur le point de s'éteindre, entre autres le grand tétras ou coq de bruyère, que l'on ne rencontre plus du tout dans quelques cantons et qui est devenu rare dans les autres. Qu'on agisse pendant qu'il en est temps encore !

Les chasseurs eux-mêmes, aussi bien que les naturalistes, sont intéressés à conserver ce qui fait la vie et l'ornement de nos chères montagnes.

NOTE. — C'est dans les hauts de Collonges ou d'Arbignon, côté valaisan, que nous avons rencontré les lièvres des Alpes dont nous avons parlé.

